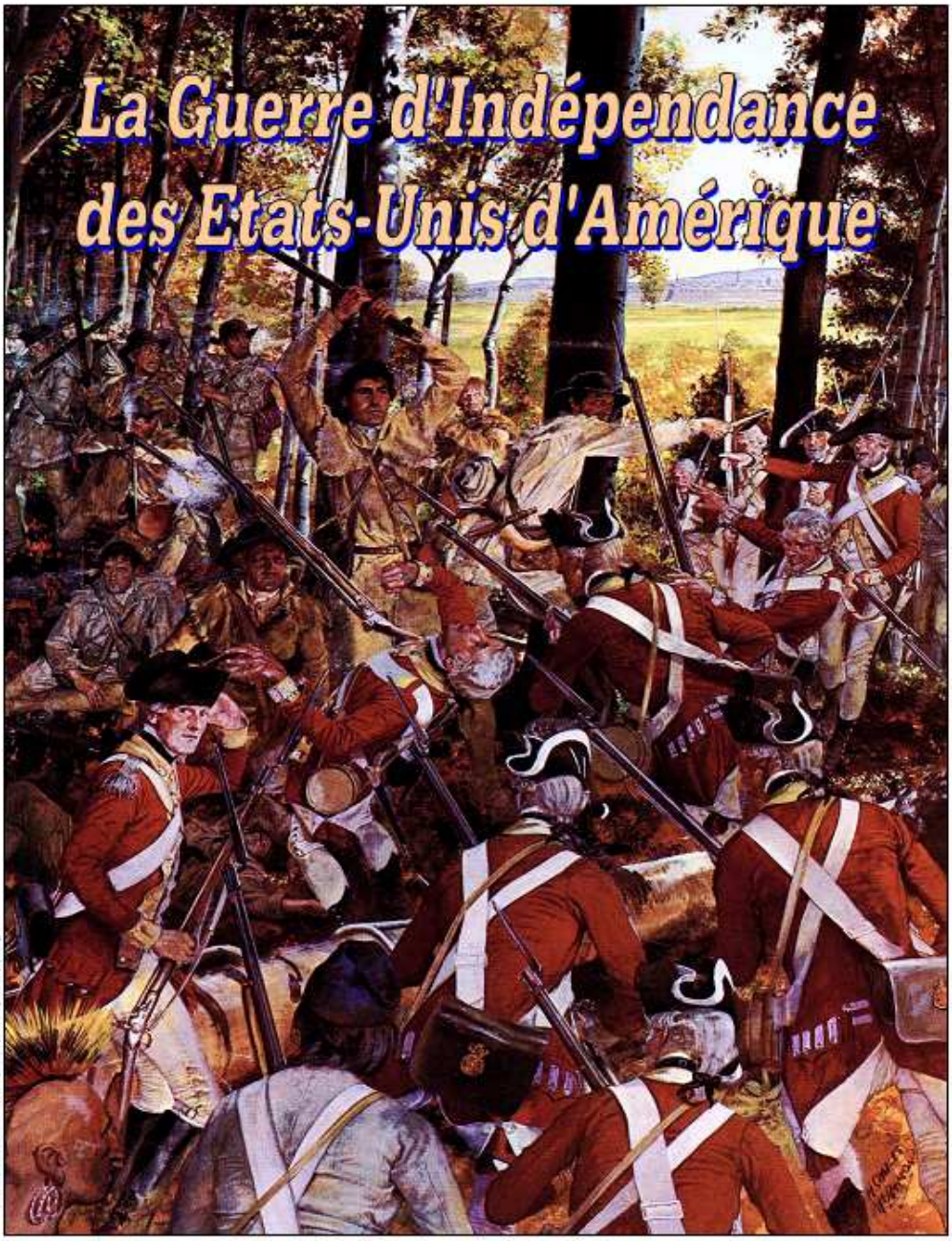

Par Robert Dardenne

LES PREMICES

Au lendemain de la guerre de Sept Ans, l'Angleterre, victorieuse sur tous les fronts de sa rivale, la France, obtient, entre autres, le Canada. Grâce à cette acquisition, les colonies qui lui étaient voisines : New York, New Hampshire, Massachusetts, cessent de subir les raids continuels des Français et de leurs auxiliaires indiens. A la veille des hostilités entre l'Angleterre et ses treize colonies, la situation des deux futures nations belligérantes se présente comme suit.

Les treize colonies d'Amérique du Nord

Outre les trois colonies citées plus haut, les britanniques possèdent également le Connecticut, la Pennsylvanie, le New Jersey, le Maryland, le Delaware, la Virginie, les deux Carolines et la Géorgie. Leur population totale compte environ deux millions d'habitants. Leur quatre plus grandes villes sont Boston avec 16.000 âmes, New York City avec 25.000, Philadelphie avec 30.000 et Charleston avec 12.000.

Grosso modo, le Nord accueille une population orientée vers l'exploitation de fermes tandis qu'au Sud septentrional, c'est le tabac et au Sud méridional, l'indigo et le riz qui constituent la richesse principale de ces colonies avec, comme conséquence, la pratique de l'esclavage. La seule force armée des colonies est la milice. Elle dispose de quelques officiers de l'armée anglaise installés en Amérique - Charles Lee et Montgomery - et quelques officiers de souche américaine - Washington, Stark, Ward.

La Grande-Bretagne

En face des treize colonies, la toute puissante Albion dont la population s'élève à quelque huit millions d'âmes. Elle possède une armée régulière composée de 49.000 excellents soldats remarquablement encadrés et dont le moral est au zénith suite aux victoires remportées sur leurs ennemis séculaires, les Français. De cette armée régulière, environ 6.500 hommes, dont 4.000 à Boston (Massachusetts), assurent la sécurité dans les treize colonies. Quant à la flotte britannique, elle est omniprésente et domine les mers. Le Traité de Paris, signé en 1763, consacre la victoire des Britanniques sur tous les champs de bataille.

LES CAUSES

Malgré toutes ses victoires, le Royaume-Uni s'était saigné à blanc au cours de cette interminable guerre de Sept Ans et elle entendait bien faire payer aux colonies américaines une participation aux frais occasionnés par l'entretien d'une armée destinée à les protéger des incursions indiennes. En effet, c'est surtout l'armée britannique qui a permis de mâter la grande révolte indienne de Pontiac en 1763. Celle-ci fut d'ailleurs la cause de la "Proclamation Royale" édictée en 1763, qui interdisait aux coloniaux de franchir les monts Allegheny de peur de susciter de nouveaux conflits avec les Indiens. Cet édit fut très mal accueilli par les coloniaux, toujours en quête de nouveaux terrains à défricher et qui, du reste, ne le respectèrent pas.

L'année suivante, en 1764, le *Sugar Act* imposa une taxe sur le sucre provenant des Indes occidentales françaises. Cette mesure souleva une tempête de protestations de la part des coloniaux, particulièrement à Boston. C'est du reste dans cette ville qu'un certain James Otis proclama que *"la taxation sans représentation était de la tyrannie"* et sa phrase devint le leitmotiv de l'opposition. Il faut en effet signaler que les treize colonies n'avaient aucun représentant au Parlement. Les coloniaux répondirent à l'édit du *Sugar Act* par le boycott des marchandises anglaises. La même année, le pouvoir britannique interdit l'émission de monnaie en papier.

En mars 1765, Londres promulgua une taxe sur tous les papiers officiels, le *Stamp Act*, qui déclencha la première manifestation de coopération entre les treize colonies, lors de la réunion d'un congrès à New York. Celles-ci chargèrent Benjamin Franklin de présenter la liste de leurs doléances au Parlement anglais, toujours sous le slogan *"pas de taxation sans représentation"*. Cette taxe fut annulée l'année suivante.

En 1767, les *Townsend Acts* réservèrent l'exclusivité du contrôle de la fiscalité à des fonctionnaires de la Couronne. Cet édit incita les coloniaux à une réaction en chaîne qui culmina en 1770 avec le "Boston Massacre", ainsi appelé parce qu'une patrouille britannique, harassée par des patriotes, tira dans la foule et tua six personnes. Samuel Adams, un des leaders des patriotes, obtint du nouveau gouverneur Hutchinson de retirer les troupes de la cité et de les caserner dans les îles avoisinantes.

Malgré l'annulation des *Townsend Acts,* la situation se dégrade encore davantage. Le boycott des marchandises anglaises pousse la *British East Indian Co.* au bord de la faillite mais, en 1773, le gouvernement anglais réagit par le *Tea Act* qui assurait à cette compagnie le monopole du thé dans les colonies américaines. En réaction, les Bostoniens organisent la *Boston Tea Party* au cours de laquelle, déguisés en guerriers Mohawks, ils vident 342 caisses de thé dans la mer. Et l'escalade continue par les *Coercive Acts* qui consistaient notamment à fermer le port de Boston et à confier l'application de la Justice aux seuls magistrats assujettis à la Couronne. De plus, en étendant les frontières du Canada jusqu'à l'Ohio, le *Quebec Act* plaçait cette extension territoriale sous la juridiction britannique. Cet édit réaffirmait la *Proclamation Royale* de 1763 et annulait purement et simplement les droits que certaines colonies s'étaient arrogés sur des terrains situés en Ohio.

La fermeture du port de Boston, si funeste pour ses habitants, déclencha un élan de solidarité général de la part de toutes les colonies. Non contentes d'assurer leur support moral, celles-ci aidèrent financièrement les Bostoniens et leur expédièrent de la nourriture par les voies de communications intérieures. En outre, elles réunirent leurs délégués à Philadelphie pour constituer leur *Premier Congrès Continental*. C'est en sa séance que Paul Revere présenta une motion du Massachusetts qui fit l'effet d'une bombe et que les congressistes adoptèrent à l'unanimité. Celle-ci dénonçait le caractère inconstitutionnel des *Coercive Acts* et engageait les dirigeants des treize colonies à lever des taxes *"hors du contrôle de la Couronne"*. C'est à l'issue de ce Congrès que, dans les localités de chacune des colonies, se constituent les *Committees of Safety*.

Depuis 1768, c'est le général Gage qui commande en chef les forces britanniques en Amérique du Nord. Il réside d'abord à New York puis vient s'installer à Boston en mai 1774 où il remplace Hutchinson au poste de gouverneur du Massachusetts. Pour renforcer l'autorité du roi dans la colonie, la toute puissante flotte britannique lui envoie des renforts. Le Congrès provincial de cette colonie continue néanmoins à se réunir illégalement sous la direction de John Hancock et procède à la formation de *minute men*. Mobilisables "à la minute", ces hommes sont recrutés à raison d'un quart des unités de milice auxquelles ils appartiennent. C'est aussi l'époque où se forment deux clans dans chacune des colonies : les Whigs (révolutionnaires patriotes) et les Tories (fidèles à la Couronne).

En 1774, le Massachusetts comptait trente régiments de milice dont les Tories détenaient les grades supérieurs. John Hancock hérita de la direction d'un *Committee of Safety* habilité à mobiliser la milice et à "démissionner" tous ses anciens officiers pour leur substituer de vrais patriotes. Le congrès provincial du Massachusetts nomma à la tête de sa milice un certain Artemas Ward, un vétéran de la dernière guerre contre les Français et s'occupa alors d'acheter des armes et des munitions qu'il fit stocker à Concord et à Worchester. Le Rhode Island suivit dans cette voie, si bien qu'en décembre, les compagnies de milice s'entraînaient librement dans les villages de la Nouvelle-Angleterre. Le Connecticut et le New Hampshire se joignirent à eux pour former, à la demande de Hancock, une armée de 20.000 hommes.

Le 1er février 1775, le second Congrès provincial du Massachusetts se réunit à Cambridge, sous la direction de Hancock et du docteur Warren. Il prit toutes les

mesures pour préparer la colonie à la guerre, notamment en nommant deux généraux supplémentaires sous le commandement de Ward : John Thomas et William Heath. Les politiques chargèrent également un commissaire de superviser la collecte du matériel et des provisions ainsi que la rédaction d'un code militaire. Le 23 mars de la même année, l'appel passionné de Patrick Henry *"Donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort"* électrifia la convention provinciale de Virginie. Le 14 avril suivant, le général Gage reçut l'ordre de frapper immédiatement, si nécessaire, afin d'empêcher les rebelles de compléter leur organisation.

LA REVOLUTION

Si Gage était bien renseigné sur les dépôts d'armes et de munitions des rebelles, ceux-ci l'étaient tout autant sur les intentions de l'armée occupante. Lorsque, le 18 avril au soir, les Bostoniens observèrent des mouvements de troupe inhabituels, ils confièrent à Paul Revere, fils d'un huguenot bordelais et courrier entre les différentes colonies, la mission de prévenir les deux leaders les plus menacés, John Hancock et Samuel Adams. Dans le même temps, il lui fallait également avertir les habitants de Concord que l'armée ennemie marchait sur la place pour s'emparer de son dépôt d'armes et de munitions.

Le premier accrochage eut lieu à Lexington, faisant huit victimes parmi la milice américaine mais, chose incroyable, celle-ci avait osé faire feu sur des soldats anglais. Ces derniers continuèrent leur chemin tandis que, de partout, des compagnies de milice convergeaient sur Concord. Une vive fusillade de leur part obligea les Anglais à se replier. Durant leur retraite, et malgré les renforts qui leur avaient été envoyés, ils essuyèrent le feu des miliciens qui leur tiraient dessus depuis les maisons qui bordaient la route ou derrière des haies ou des arbres. Bref la retraite des Britanniques vers Lexington et Boston se termina en une déroute à l'issue de laquelle ils subirent des pertes s'élevant à 72 tués et de nombreux blessés. Pertes somme toute très raisonnables compte tenu des 2.000 hommes engagés.

Quoi qu'il en soit, les Anglais se retrouvaient pratiquement enfermés dans Boston. Installés en arc autour de la ville, les quelque 10.000 miliciens venus des Etats de la Nouvelle-Angleterre devinrent le noyau de la future armée américaine sous la direction du général Artemas Ward. Celui-ci ordonna de fortifier Bunker's Hill qui, avec Breed's Hill d'une part et Dorchester d'autre part, surplombaient la majeure partie de Boston. A la suite d'une erreur encore inexpliquée, les miliciens fortifièrent la moins élevée, Breed's Hill. Quand les Anglais se réveillèrent, le 17 juin 1775, ils furent tout surpris de voir cette fortification. Le général Howe, arrivé peu de temps avant, ordonna l'attaque de cette colline. Après deux essais infructueux mais terriblement coûteux en hommes, les troupes anglaises finirent par s'en emparer. Les trois assauts avaient fauché 1.054 tués et blessés sur les 2.200 hommes qu'elles avaient engagés. Les Américains, qui se replièrent sur une position moins exposée n'avaient perdu que 500 tués et blessés.

Pendant ces événements, le 10 mai, une troupe américaine commandée par Ethan Allen et le colonel Benedict Arnold captura sans coup férir le vieux fort de Ticonderoga, complètement en ruines mais qui gardait un parc d'artillerie de valeur. Le même jour à Philadelphie, eut lieu le second Congrès continental qui prit la décision d'adopter l'armée bloquant Boston, comme le noyau de l'armée américaine. Le colonel George Washington en reçut le commandement en chef avec le grade de lieutenant général et on lui adjoignit quatre majors généraux et plusieurs brigadiers généraux. C'est le 2 juillet que Washington et ses adjoints rejoignent Boston. Tandis que cette

ville restait bloquée, Washington donne son accord pour l'organisation d'une expédition au Canada.

Celle-ci s'effectua de deux côtés à la fois. Le 28 août, une armée commandée par le brigadier général Montgomery envahit le Canada et s'empare de Montréal le 13 novembre. En septembre, le colonel Benedict Arnold, à la tête d'un millier d'hommes et après une marche extraordinaire ponctuée de difficultés inouïes, arrive le 9 novembre en face de Québec, à Point Lévis. Il ne lui restait que 600 hommes et les fit transporter sur l'autre rive où, le 2 décembre, Montgomery le rejoignait avec 500 hommes, à Pointe aux Trembles. L'attaque eut lieu le 31 décembre et elle échoua. Montgomery perdit la vie, Arnold fut blessé et un grand nombre de ses hommes faits prisonniers.

ORGANISATION DE L'ARMEE AMERICAINE

Dès son arrivée devant Boston, Washington organise son armée de la manière suivante :

- La gauche commandée par le major général Charles Lee, un ancien officier de l'armée anglaise, qu'assistent les brigadiers généraux John Sullivan du New Hampshire et le jeune Nathanaël Greene du Rhode Island, qui se révélerait un des meilleurs lieutenants de Washington.
- Le centre, sous l'autorité supérieure de Washington, était commandé par le major général Israël Putnam et le brigadier général William Heath.
- La droite était sous les ordres du major général Artemas Ward que secondaient les brigadiers généraux John Thomas du Massachusetts et Joseph Spencer du Connecticut.

Au cours d'une inspection, Washington et Lee exprimèrent leur satisfaction à un jeune libraire de Boston, Henry Knox, qui avait mis à profit ses lectures sur Vauban pour construire des ouvrages dignes de professionnels des fortifications. Il y avait là aussi le 21e régiment du Massachusetts, originaire de Marblehead, sous la direction du brigadier John Glover. Véritables enfants de la mer, ils pouvaient maîtriser tout ce qui flottait et, plus tard, s'illustreraient dans des traversées dramatiques.

La seule chose qui manquait à l'armée américaine pour chasser les Britanniques de Boston, c'était un train d'artillerie or, celui existait à Fort Ticonderoga. Henri Knox se chargea de l'amener dans des conditions d'autant plus pénibles qu'elles se déroulèrent au cœur de l'hiver 1775-1776. Le commandant de la région, le major général Schuyler l'y aida de son mieux et, le 4 mars 1776, il installa 59 pièces de différents calibres sur les hauteurs de Dorchester, qui commandaient une grande part de Boston ainsi que les navires de guerre ancrés dans sa baie. Howe, qui avait remplacé le général Gage à la tête de l'armée anglaise, dut se retirer. Les bâtiments de guerre et ceux de transport, chargés de la garnison et des familles des Tories, firent alors voile sur Halifax (Provinces Maritimes britanniques).

L'ANNEE 1776

Le 10 janvier, Thomas Paine édita un pamphlet, le *Common Sense*, qui galvanisa les coloniaux et se terminait par *"The Free and Independant States of America"*. Au cours du printemps, le Congrès continental délégua à un comité composé de Benjamin Franklin, John Adams, Roger Sherman et Thomas Jefferson, le soin d'établir les termes d'une constitution, la rédaction en étant confiée à ce dernier. Ce texte fut présenté au Congrès le 1er juillet et le vote fut d'abord indécis mais, le jour suivant, il passa à la

majorité des membres. Le 4 juillet, ceux-ci proclamaient la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis.

Pendant ce temps, le cabinet britannique avait prévu une action triple :

- chasser les Américains du Canada et envahir la colonie de New York, le long du fleuve Hudson ;
- attaquer la ville de New York par une puissante force navale et terrestre ;
- attaquer la ville de Charleston, dans le Sud, et y développer le sentiment "Tory" que le gouvernement anglais croyait prépondérant dans cette colonie.

Les opérations dans le Nord

Après l'échec du siège de Québec, le colonel Arnold demanda des renforts dès le 19 janvier et, en avril, le général Wooster arriva en personne de Montréal, portant ainsi l'effectif américain à 2.000 hommes. Mais, entre-temps, Carleton, le gouverneur du Canada, avait reçu le soutien du général Burgoyne et de son armée de 8.000 Anglais et Allemands. Le roi George III avait en effet "loué" des troupes au Brunswick et à l'Etat de Hesse pour étouffer la révolte. A la fin de la guerre, près de 30.000 de ces Allemands avaient traversé l'Atlantique.

Malgré ses renforts en hommes, en vivres et en matériel, l'armée américaine du général John Sullivan ne parvient pas à capturer Trois Rivières, à mi-chemin entre Montréal et Québec, et se retire sur St. Johns où Arnold le rejoint après son évacuation de Montréal. Lors d'un conseil de guerre tenu à Crown Point, le 5 juillet, Schuyler, Gates, Sullivan et Arnold décident d'oublier l'invasion du Canada et de se replier sur Ticonderoga. Pour contrer l'avance des troupes de Burgoyne, il était obligatoire de contrôler le sud du Lac Champlain, ce qui nécessitait la construction d'une flotte. C'est à Arnold qu'échut cette tâche et, grâce à son énergie et à sa connaissance des bâtiments de haute mer, il parvint à construire une flottille de canonnières.

Pendant ce temps, le gouverneur du Canada, Carleton, concentrait à Chambly, à St. Johns et à l'Ile aux Noix, les 8.000 soldats anglo-germaniques de Burgoyne, la milice canadienne et les alliés indiens. Il devait, lui aussi disposer d'une flotte, mais il pouvait utiliser les navires de guerre et les transports qui avaient amené les troupes de Burgoyne. Le 11 octobre, les deux flottes se rencontrent à Valcour Island. Thomas Pringle commandait les Anglais et Arnold les Américains. La flotte de ce dernier fut complètement détruite mais, comme la saison était fort avancée, Carleton n'osa pas risquer son armée plus loin et, abandonnant le terrain conquis, retourna au Canada pour y prendre ses quartiers d'hiver. La flottille américaine, créée par l'incomparable énergie d'Arnold et conduite par lui avec un talent indéniable, procura aux Américains un délai inestimable d'un an qui leur permit, en octobre 1777, de remporter la victoire de Saratoga.

Les opérations dans le Sud

Au cours de l'été 1775, les gouverneurs de Virginie et des deux Carolines furent obligés de se réfugier sur des navires de guerre anglais pour échapper aux pressions exercées par les patriotes, ce qui poussa le gouvernement britannique à envoyer une force amphibie en Caroline du Nord. Confiée à l'amiral Sir Peter Parker, celle-ci convoyait les sept régiments du général comte Charles Cornwallis. Ceux-ci devaient être rejoints à Cape Fear (Caroline du Nord) par un plus faible contingent commandé par Clinton qui prendrait alors la direction des forces terrestres. Parker et Clinton devaient décider si le débarquement aurait lieu en Virginie ou dans les Carolines.

Une escarmouche en Virginie se termina par la déconfiture des Tories qui se réfugièrent, avec le gouverneur Dunmore, sur des vaisseaux anglais au large de Norfolk (Virginie), non sans avoir fait bombarder et incendier la ville. Au début de février, le gouverneur Martin sonna le rassemblement des loyalistes (Tories) pour combattre le régime rebelle. La rencontre entre les deux forces, le 27 février, se termina par l'annihilation des loyalistes. Entre-temps, Washington avait appris que les Anglais avaient l'intention d'envoyer une expédition au sud de Boston. Or, n'étant pas encore au courant de leur plan visant les colonies du sud et craignant pour la sécurité de New York, il y envoya son second, le major général Charles Lee, pour renforcer les défenses de la ville. Mais, comme la Couronne britannique manifestait apparemment plus d'intérêt pour les colonies du sud, le Congrès continental dépêche, fin février Charles Lee pour prendre la direction du département du Sud comprenant la Virginie, les Carolines et la Géorgie. Il arriva en mars à Williamsburg (Virginie) où, peu après, un corsaire lui remit une lettre qu'il avait interceptée et qui indiquait l'intention des Anglais de débarquer en Caroline du Nord.

Lee arriva à Charleston fin mai, à la tête de 1.900 continentaux[1] de Virginie et de Caroline du Nord, ce qui portait à 6.600 hommes la défense totale de la ville. Aidé par le colonel Moultrie de Caroline du Sud et le gouverneur Rutledge de Caroline du Nord, Lee renforça les défenses de la place. Lors de l'attaque de la flotte ennemie, sa tentative de débarquement échoua grâce à la prompte réaction de Lee. Les vaisseaux anglais furent pris dans un véritable *gauntlet* qui mit à mal la plupart d'entre eux. La bataille de Sullivan's Island était terminée et Clinton rembarqua ses troupes au début juillet puis retourna vers New York pour y rejoindre le général Howe qui se préparait à investir cette localité. Cette tentative termina la guerre formelle dans le Sud pendant plus de deux années, mais une guerre civile entre Whigs et Tories continua d'y faire rage.

Les opérations dans le centre

Après avoir "loué" 17.000 soldats germaniques, le gouvernement de Lord North compléta ses plans pour supprimer la rébellion. Il croyait pouvoir déployer 50.000 hommes en Amérique, en comptant ces mercenaires. New York était l'objectif principal et le gouvernement britannique avait choisi l'amiral Lord Richard Howe pour commander l'imposante force navale et terrestre qui devait assiéger cette place. Le corps expéditionnaire de Howe devait être rejoint par l'armée de son jeune frère, le général Sir William Howe, qui avait évacué Boston et qui venait de Halifax. En même temps, les renforts envoyés du Canada, sous le commandement de Burgoyne, descendraient vers le Sud pour faire leur jonction avec les troupes de Howe aux environs d'Albany.

Depuis le départ de Lee pour la Caroline du Sud, c'était au brigadier général William Alexander, Lord Stirling,[2] qu'il incombait de préparer la défense de New York. Comme, entre-temps, Washington avait décelé le véritable objectif des Anglais, il ordonna au général Israël Putnam de rejoindre Alexander avec des renforts provenant de Boston et de prendre le commandement de l'ensemble de leurs forces à New York. Le 13 avril, Washington arrivait à son tour dans la place avec 8.000 hommes supplémentaires et, avec l'aide du jeune colonel Henry Knox, perfectionna les plans de défense conçus par Charles Lee. Les forces américaines sur place s'élevaient à quelque

---

[1] *Les continentaux (Continentals) étaient les soldats réguliers américains par opposition aux miliciens qui allaient et venaient plus ou moins à leur gré.*

[2] *Ce général américain d'origine écossaise avait un titre de noblesse reconnu à Edimbourg mais dénié par la Chambre des Lords à Westminster*

20.000 soldats dont seulement 10.000 étaient des réguliers dits “continentaux”. Washington les réorganisa en cinq divisions respectivement confiées aux généraux Putnam, Spencer, Sullivan, Heath et Greene. La division de ce dernier occupait les hauteurs fortifiées de Brooklyn tandis que les autres assuraient la défense du périmètre de Manhattan Island.

Durant le mois d’août, les généraux anglais Clinton et Cornwallis revinrent de leur malheureuse expédition sur Charleston et, à l’aide de nouveaux effectifs, portèrent leur contingent à 32.000 soldats réguliers auxquels il faut ajouter les 10.000 marins qui servaient à bord des dix navires de ligne, des vingt frégates et des centaines de transports de leur flotte. Washington et Lee partageaient l’opinion que New York deviendrait intenable si les hauteurs de Brooklyn tombaient aux mains de l’ennemi. Par ailleurs, pour conserver celles-ci, Washington était obligé de diviser son armée entre Manhattan et Long Island, deux positions séparées par l’East River, situation dangereuse compte tenu de l’omniprésence de la flotte adverse.

Le 22 août, les 15.000 hommes de Howe, protégés par leurs bâtiments de guerre, débarquaient à Long Island. Renforcée par 5.000 soldats germaniques, l’armée de Cornwallis exécuta un mouvement tournant qui la mit en bonne position pour attaquer les fortifications américaines, défendues par Putnam, remplaçant Greene malade. Malgré une résistance acharnée de la part des Américains, les Britanniques réussirent à les presser de toutes parts et à les coincer sur les hauteurs, entre leurs forces et l’East River. Washington commit alors l’erreur de leur envoyer des renforts pour tenir les hauteurs à tout prix et bientôt, 12.000 Américains s’y retrouvèrent le 28 août. Comme les généraux anglais Howe et Clinton ne se souvenaient que trop bien des pertes que leur avait coûtées l’assaut de Bunker Hill, ils décidèrent de procéder par un siège en règle. Finalement convaincu qu’il mettait son armée en péril tout autant que l’issue de la guerre, Washington décida de se retirer durant la nuit du 29 au 30, opération délicate s’il en était! Il eut alors recours au régiment de Marblehead qui, sous la compétente supervision du colonel John Glover, réussit l’incroyable exploit de regrouper toutes les troupes américaines sur l’autre rive de l’East River, celle de New York. Elles évacuèrent la ville en septembre et toute une série d’engagements eurent lieu entre les Américains qui tentaient de s’échapper et les vaisseaux anglais qui essayaient de les en empêcher, notamment sur les hauteurs de Harlem, à White Plains et aux Forts Washington et Lee. Aidé par la circonspection du général Howe, Washington parvint à sauver les restes de son armée et à se retirer dans le New Jersey, derrière le fleuve Delaware, pendant que les Britanniques préparaient leurs quartiers d’hiver à New Brunswick, Princeton et Trenton.

L’ANNEE 1777

Les opérations de l’Armée du Centre

Malgré le fait qu’une partie de ses troupes, engagées pour un court terme, allaient rejoindre leur famille à la fin de 1776, Washington décida de tenter un coup avec les 2.400 continentaux qui lui restaient. La nuit du 25 décembre 1776, il eut à nouveau recours aux marins de Marbelhead pour permettre à ses troupes de franchir le fleuve Delaware et d’attaquer par surprise la ville de Trenton au matin du 26. Les Américains l’emportèrent et s’emparèrent de presque tous les soldats germaniques de la garnison, qu’ils ramenèrent avec eux au-delà du Delaware.

Le 30 décembre 1776, alors que plusieurs régiments avaient accepté de postposer de six semaines la fin de leur engagement, Washington retraversa le Delaware et, le 3

janvier 1777, après une marche rapide, atteignit la ville de Princeton, y livra bataille à la garnison et remporta une nouvelle victoire. Ces deux succès successifs, qui survenaient après une suite ininterrompue de défaites, ravigotèrent complètement les forces américaines et Washington les emmena dans les quartiers d'hiver réparateurs de Morristown, dans le nord du New Jersey. L'effet de ces deux actions sur le moral de la troupe et de la population fut considérable.

Ayant réglé tant bien que mal la question des rengagements, Washington prit une décision importante. Il est l'un des rares, parmi ses contemporains, à avoir apprécié à sa juste valeur l'immense avantage que la Grande-Bretagne tirait de sa flotte de transports de troupes pour débarquer des effectifs en différents points de la longue côte américaine et canadienne. Aussi décida-t-il de diviser son armée en trois parties. Il confia celle du Nord au général Schuyler à qui il adjoignit des généraux de valeur tels que Gates, Arnold et St. Clair. Quant à sa propre armée, il la scinda en cinq divisions sous les généraux Greene, Stephen, Sullivan, Lincoln et Stirling. La troisième force, que l'on qualifiera d'intermédiaire, consistait en un effectif bien moindre qui, sous les ordres de Putnam avait pour mission de surveiller le fleuve Hudson en amont de New York et de porter secours à Schuyler en cas de besoin.

Quant au général Howe, il avait soumis à son gouvernement un plan consistant en la prise de la capitale américaine et du siège de son Congrès à Philadelphie. Il espérait ainsi inciter Washington à lui livrer bataille pour protéger sa capitale dans la mesure où la destruction de cette armée américaine terminerait la guerre. Lord Germain, le ministre des Colonies, entérina totalement ce plan.

Après avoir vainement cherché à amener Washington à livrer bataille dans le New Jersey, Howe embarqua son armée de 16.000 hommes sur une armada de 245 transports escortés par les 16 navires de guerre de son frère, l'amiral Howe. Il laissa néanmoins 7.000 hommes pour garder New York. Washington réagit en rapprochant son armée de Philadelphie tout en renforçant l'Armée du Nord, notamment avec le remarquable corps de *riflemen* (fusiliers d'élite) formé par Morgan. Le 30 juillet, quand Washington apprend que la flotte adverse avait apparu à l'embouchure du fleuve Delaware, il se rend à Philadelphie. Tandis qu'il se trouvait en ville, un jeune noble français, en l'occurrence le marquis de Lafayette, vint se présenter à lui. Celui-ci ne sollicitait que la faveur de servir, à ses frais, sous les ordres de Washington. C'est ainsi que ce dernier hérita d'un officier qui lui rendrait d'éminents services dans le futur.

Le 24 août, forte de 13.000 hommes, l'armée américaine parada dans Philadelphie puis Washington l'emmena sur Wilmington. Le récent apport de la milice de Pennsylvanie portait maintenant ses effectifs à environ 15.000 hommes. Pendant ce temps, Howe avait débarqué 13.000 soldats à Head of Elk, à la pointe nord de la baie de Chesapeake, à la tête desquels il s'avança sur Kennett Square et, de là, atteignit la rivière Brandywine où se déroula la première bataille de cette campagne. Par une habile manœuvre de débordement sur leur gauche, les Britanniques bousculèrent les Américains qui leur abandonnèrent le champ de bataille pour pouvoir se reformer à Chester. Les troupes de Washington perdirent deux fois plus de monde que leur adversaire, soit 1.400 hommes en tués, prisonniers et blessés. Le jeune Lafayette comptait parmi les blessés légers.

Comme la position de Chester se révélait dangereuse pour ses forces, Washington se retira au nord de la rivière Schuylkill tandis que le Congrès quittait Philadelphie pour York. Les Anglais entrèrent dans la capitale le 26 septembre et y laissèrent 3.000 hommes sous les ordres de Cornwallis. Leur corps principal, fort de 8.000 hommes, stationnait à Germantown et des détachements équivalents à 3.000 hommes étaient répartis le long du fleuve Delaware. Washington connaissait bien la région de

Germantown et, devant cette dispersion des forces ennemies, décida d'effectuer une attaque surprise contre l'armée de Howe avec ses 11.000 soldats incluant 3.000 miliciens. Malheureusement, quoique bien préparé, son plan était trop compliqué et, cette fois encore, les Britanniques le battirent le 4 octobre 1777. Après cela, il prit ses quartiers d'hiver à Valley Forge.

Les opérations de l'Armée du Nord

A l'issue de sa retraite au Canada, qui elle-même faisait suite au combat naval de l'Ile de Valcour, le général Burgoyne retourne en Angleterre et y soumet un plan qui obtient l'approbation du roi et du gouvernement. Ce plan comprenait un double mouvement. Le premier impliquait la descente vers Albany d'un corps principal de 7.500 réguliers anglo-germaniques sous la direction de Burgoyne. Le second consistait en la descente simultanée de la rivière Mohawk par un corps secondaire mixte formé de 700 réguliers et d'un nombre imprécis de Canadiens et d'Indiens. Ces deux corps devaient se rejoindre à Albany. De là, leurs forces combinées rejoindraient celles de Howe en séparant la Nouvelle-Angleterre des autres colonies. Ce plan recelait toutefois une grande faiblesse. Howe avait en effet obtenu l'autorisation de s'orienter vers Philadelphie qui se trouvait dans la direction opposée au point de jonction envisagé, et il y mena effectivement son armée. Bien qu'il soit au courant de ce changement, Burgoyne réunit néanmoins ses troupes à St. Johns pour effectuer le mouvement initialement prévu.

Le général (à titre temporaire) St. Léger rassemble sa troupe à Lachine, près de Montréal et se dirige vers Oswego d'où il part le 25 juillet. Il arrive devant son premier objectif, Fort Stanwix, que défendaient les 700 hommes de l'énergique colonel Peter Gansevoort d'Albany. Apprenant que la milice locale du général Herkimer se mettait en route pour faire lever le siège, St. Léger expédie contre celle-ci une troupe composée de Tories et d'Indiens que commandait le célèbre chef Mohawk Joseph Brant. A Oriskany, ceux-ci tendent une terrible embuscade à la milice américaine qui y perd la moitié de ses effectifs. Les Britanniques reprennent alors le siège de Fort Stanwix. Conscient de la gravité de la situation, le général américain Schuyler envoie Arnold avec une brigade vers le fort assiégé, ce qui oblige St. Léger à lever le siège et à regagner Oswego, marquant ainsi l'échec de cette partie du plan de Burgoyne. Celui-ci évacue St. Johns en juin et rembarque ses troupes sur son impressionnante flottille. Son armée se composait de deux divisions : l'une, anglaise, sous les ordres du major général William Phillips, l'autre, allemande, sous ceux du major général Baron Adolph von Riedesel. A celles-ci s'ajoutaient 250 Canadiens français et Tories ainsi que 400 auxiliaires indiens.

Le 30 juin, Burgoyne arrive à la hauteur du Fort Ticonderoga que commande le major général Arthur St. Clair. Il fait débarquer ses troupes, parvient à s'emparer d'une hauteur qui surplombe la place et y positionne de l'artillerie, forçant ainsi la garnison de 2.500 hommes à se retirer le 5 juillet. Celle-ci livre quelques combats retardateurs à Skenesboro et à Hubbardton puis se regroupe finalement à Fort Edward le 12 juillet, sous le commandement du général Schuyler que remplace inopinément le général Gates. Ce dernier avait en effet intrigué dans les coulisses du Congrès, à l'insu de Washington, pour obtenir le commandement de l'Armée du Nord.

Le 29 juillet, Burgoyne atteint Fort Edward, sur la rive orientale de l'Hudson, que les Américains avaient abandonnée. Apprenant qu'un important dépôt se trouvait à Bennington (dans le Vermont actuel), Burgoyne détache 800 de ses hommes pour s'en emparer. Non seulement la milice du New Hampshire les annihile, mais elle écrase également les renforts que Burgoyne leur a envoyés.

Cette bataille perdue de Bennington, livrée le 16 août, à laquelle s'ajoutent l'échec de l'expédition sur la rivière Mohawk et le mouvement de Howe sur Philadelphie, font réfléchir Burgoyne. Il lui restait 6.500 hommes et Albany, son objectif, se trouvait sur la rive droite de l'Hudson. En conséquence, il fit passer son armée sur cette rive et se dirigea vers son objectif. Le général Gates, qui commandait désormais les Américains, s'était fortifié, avec les précieux conseils du Polonais Kosciusko, sur les hauteurs de Bemis, près de Saratoga. Il disposait de 7.000 hommes auxquels il fallait ajouter l'effectif de la brigade de Stark qui venait d'arriver après son succès à Bennington. Gates battit les troupes anglaises en deux endroits : à Freeman's Farm et sur les hauteurs de Bemis où Arnold fut blessé. Bientôt encerclés, les Britanniques n'eurent d'autre choix que celui de se rendre. Leur capitulation eut un retentissement considérable. En effet, depuis le début de la révolution américaine, la France avait discrètement aidé les Insurgents américains. Par le truchement d'une société créée par le célèbre auteur du "Barbier de Séville", Beaumarchais, la France fournissait régulièrement des armes et des munitions aux Américains. A la suite de la victoire de Saratoga, Louis XVI reconnut officiellement les Etats-Unis d'Amérique pour finalement s'allier à ceux-ci le 20 mars 1778.

L'ANNEE 1778

L'hiver 1777 harassa particulièrement Washington. Tout d'abord il fut l'objet d'une cabale menée par un général franco-irlandais, Conway, qui cherchait à le faire remplacer par Gates à la tête de l'armée. Gates y jouait un rôle discret mais réel avec la complicité de quelques membres du Congrès. Washington parvint à confondre ses détracteurs et à ne plus s'attacher qu'aux réels problèmes de son armée : le ravitaillement de ses 11.000 hommes et leur habillement car une partie de ceux-ci n'avaient même plus de souliers. Environ 3.000 d'entre eux périrent de privations et de maladie au cours de cet hiver et, après le décompte des désertions, en février 1778, il ne lui restait plus que 6.000 hommes dont seulement les deux tiers étaient encore bons pour le service.

C'est à cette époque que la providence lui vint en aide sous la forme du général baron Friedrich Wilhem von Steuben venant de Prusse. Même si ses titres étaient douteux, ses talents de *drill master*, eux, étaient tout à fait réels. Washington le nomma inspecteur général sur le terrain et il se mit directement au travail pour apprendre aux soldats le maniement des armes, l'usage de la baïonnette, la marche en rangs et au pas. Commençant par la section, il développa son enseignement aux niveaux de la compagnie puis du régiment et enfin de la brigade. Il le développa si bien qu'au bout de trois mois, c'est-à-dire dans le courant de mai 1778, Washington réalisa qu'il possédait enfin une vraie armée. Grâce aux derniers recrutements, il disposait directement de 11.000 hommes prêts à combattre, d'un détachement supplémentaire de 1.400 hommes à Wilmington (Caroline du Nord) et de 1.800 autres que commandait Alexander McDougall sur les hauteurs de l'Hudson.

Charles Lee avait obtenu sa libération en avril, après sa capture l'année précédente et il reprit sa place aux côtés de Washington. Le 5 mai eut lieu une grande revue au cours de laquelle furent lus les termes du traité d'alliance que Benjamin Franklin, Silas Deane et Arthur Lee avaient négocié avec Louis XVI et son gouvernement.

Quant aux Britanniques, ils disposaient de 17.000 hommes à Philadelphie, de 10.000 à New York et de 3.000 dans le Rhode Island. Entre-temps, le général Clinton avait remplacé Howe. Pour pénétrer les intentions du nouveau général anglais, Washington envoya, sous le commandement de Lafayette, 2.200 hommes en reconnaissance en force

dans la direction de Philadelphie. A mi-chemin entre Valley Forge et la capitale, Lafayette s'installa au-delà de la rivière Schuylkill. C'est là que Clinton l'attaqua, essayant de l'encercler mais, après une brève escarmouche, Lafayette se retira avec beaucoup de talent sur l'autre côté de la rivière, abandonnant des tranchées vides aux Anglais frustrés. Le jeune Français avait donc réussi son premier test dans un commandement indépendant.

Washington se rendit compte que Clinton allait abandonner Philadelphie pour se rendre à New York à la tête de son armée. Cette longue marche procurait à Washington une opportunité à ne pas manquer. Au cours d'un conseil de guerre avec ses généraux, il décida de suivre étroitement l'armée anglaise en la harcelant au maximum mais en évitant la bataille, à moins qu'une occasion favorable ne se présente. Lafayette, avec Wayne comme second, devait être prêt à la poursuivre immédiatement avec six brigades. Cette occasion se présenta le 28 juin à Monmouth mais, suite à une carence coupable du général Lee, la victoire américaine ne fut pas aussi indiscutable qu'elle aurait dû l'être. Elle obligea les Anglais à se retirer du champ de bataille et à s'échapper vers New York. Le général Lee passa devant un conseil de guerre et dut quitter l'armée, mais le comportement de celle-ci, au cours de la dernière bataille, prouva l'efficacité des enseignements de von Steuben et donna à Washington la satisfaction de commander enfin à des soldats aussi bons que les réguliers britanniques et germaniques. Monmouth fut la dernière bataille rangée dans le centre des Etats-Unis. Après celle-ci, l'armée se rendit à Haverstraw, au nord de New York, pour bloquer celle-ci.

La première manifestation de l'aide militaire que la France accorda aux Insurgents se traduisit par l'envoi d'une forte escadre commandée par l'amiral comte d'Estaing. A la demande de Washington, celui-ci se dirigea sur Newport (Rhode Island) après avoir manqué la flotte de Howe. Les Anglais occupaient cette place depuis deux ans. L'amiral d'Estaing disposait de 4.000 hommes et le général Sullivan en commandait près de 10.000 dont le fameux régiment Marbelhead qui allait assurer leur transport. Quant aux Britanniques, au nombre de 3.000, ils s'étaient très bien fortifiés dans l'île où se situait Newport. L'attaque échoua à cause de Sullivan parce qu'il engagea ses troupes un jour trop tôt sans en avertir d'Estaing. Aussi, quand ce dernier apprit l'arrivée d'une flotte ennemie plus puissante que la sienne, il fit voile sur Boston pour y faire réparer ses navires et, ensuite, retourna à la Martinique.

Cette première opération conjointe entre Français et Américains se termina par une mésentente entre les deux forces, que Washington put heureusement apaiser. Son armée avait atteint 16.000 hommes qu'il déploya pour renforcer l'encerclement de New York. A part quelques escarmouches, aucun engagement majeur n'empêcha cette armée de prendre ses quartiers d'hiver à Morristown et dans les environs. Pendant cette même année, une force de 175 hommes, sous la direction d'un jeune colonel George R. Clark, partit de Pittsburgh et conquit la vallée de l'Ohio. En juillet, après une incroyable marche, il occupa Kaskaskia, Prairie du Rocher et Cahokia, trois localités situées sur le Mississippi en aval de St. Louis. Revenant ensuite vers l'intérieur, Clark s'empara de Vincennes, sur la rivière Wabash, acquérant ainsi une immense région au profit des Etats-Unis. Celle-ci fut ensuite le théâtre de nombreux combats entre les autochtones indiens, principalement les Shawnees, et les familles américaines avides de s'installer sur de nouvelles terres.

Sur mer aussi, la jeune marine américaine envoyait ses corsaires dans tous les azimuts afin de perturber le commerce anglais. L'un de ceux-ci, le fameux *Paul Jones*, réussit une mémorable campagne le long des côtes anglaises et irlandaises et s'empara même des deux forts qui gardaient la ville de Whitehaven, dans le nord de la Mer d'Irlande.

L'ANNEE 1779

Lorsqu'ils remplacèrent Howe par Clinton à la tête de leurs forces, le roi et le gouvernement britanniques lui ordonnèrent de se maintenir à New York et d'entreprendre la reconquête des Etats du Sud où, croyaient-ils, le sentiment "Tory" était très fort. En novembre 1778, une force anglaise débarqua près de Savannah (Géorgie) et s'en empara. L'apprenant, le général Lincoln, dépêché par Washington et le Congrès, se porta rapidement à Charleston à la tête de mille continentaux. Dès son arrivée sur place, il recruta 1.500 miliciens de Caroline du Nord et de Géorgie. En février 1779, Lincoln prit l'offensive pour reprendre Augusta, une importante localité à l'intérieur de la Caroline du Sud, sur le fleuve Savannah. De là il marcha sur Charleston. Pendant son absence, les Anglais avaient menacé la place mais ils se retirèrent sur Savannah dès qu'ils apprirent le retour de Lincoln.

A ce moment-là, les forces américaines comptaient environ 7.000 hommes. Le gouverneur Rutledge et le général Moultrie prirent l'initiative de demander à l'amiral d'Estaing d'attaquer Savannah. Celui-ci, désireux de faire oublier la déconfiture de Newport, accepta et vint débarquer 5.000 hommes à l'embouchure du fleuve Savannah, le 8 septembre 1779. Le 16, Lincoln le rejoignit avec 600 continentaux et 750 miliciens. L'adversaire, le général Prevost, disposait de près de 2.500 hommes, des Tories pour la plupart, auxquels s'ajoutèrent 800 réguliers venant de Port Royal (Caroline du Sud). Contre l'avis des Américains et de la plupart des officiers français, d'Estaing donna l'assaut le 9 octobre et échoua. Après un bref siège, il se retira avec ses hommes le 20 octobre tandis que les Américains se repliaient au nord du fleuve Savannah. Cet échec fut lourd de conséquence pour la suite de la guerre dans le Sud et permit aux Anglais de conserver un point d'appui extrêmement précieux dans cette région.

Entre-temps, le 21 juillet, l'Espagne avait déclaré la guerre à l'Angleterre et le gouverneur général de la Louisiane, Don Bernardo de Galvez, prit immédiatement l'initiative de capturer Baton Rouge et Natchez, menaçant ainsi Mobile (Alabama) et Pensacola (Floride occidentale). Incapable de secourir ces localités si éloignées, le général anglais Clinton décida d'organiser une série de raids en Nouvelle-Angleterre, en Virginie et dans l'Etat de New York. Dans ce dernier, il réussit à s'emparer de Stony Point sur le fleuve Hudson, qu'il fortifia puissamment, et de Fort Lafayette sur l'autre rive. Washington, craignant pour la forteresse de West Point que menaçaient ces deux forts, envoya le brigadier général Anthony Wayne et une troupe d'élite pour récupérer Stony Point. Ce général, qui avait minutieusement étudié la position, s'en empara à la baïonnette en trente minutes. Les Britanniques perdirent 73 tués, 70 blessés et 543 prisonniers, les Américains quinze tués et 80 blessés.

Cette attaque remarquable valut à Wayne le surnom de Mad Anthony et souleva beaucoup d'allégresse chez ses compatriotes au point de stimuler l'ardeur d'un autre d'entre eux : le major Henry Lee Jr. dit Light Horse Harry.[3] Celui-ci força en quelque sorte la main de Washington en lui soutirant l'autorisation de surprendre Paulus Hook, très près de New York, où Clinton avait aussi installé un fort appuyé sur l'Hudson et défendu par une garnison de 200 hommes. A la tête de 400 hommes, Lee emporta la place, à la baïonnette également, tuant cinquante soldats anglais et leur en capturant 158 au prix de seulement deux tués et trois blessés parmi les Américains. Tout en n'ayant aucune conséquence sur la suite des événements, ces deux opérations relevèrent le moral des Américains de façon significative. Elle eurent en outre le mérite de rendre perplexe le commandement britannique qui, à l'annonce de l'action de d'Estaing et de

[3] *Père du fameux général Robert E. Lee, commandant l'armée confédérée lors de la guerre de Sécession.*

Lincoln sur Savannah, décida d'abandonner Newport et de ramener sa garnison à New York, portant ainsi à 28.000 le nombre de ses hommes dans cette ville.

En août de cette même année, Washington céda aux plaintes des habitants de l'Etat de New York, victimes des raids incessants des Indiens. Sous la redoutable direction du chef Joseph Brant, ceux-ci se manifestaient principalement le long de la rivière Mohawk, avec l'aide d'une troupe de Tories. Il organisa donc une grande expédition comprenant environ 5.000 hommes qu'il confia au général Sullivan pour châtier les Iroquois de Joseph Brant. Cette expédition au cœur même des six tribus qui composaient la confédération iroquoise, se termina par la destruction systématique des villages et de leurs plantations, mais les oiseaux s'étaient envolés et les déprédations reprirent de plus belle l'année suivante ! Le 26 décembre, Clinton s'embarqua de New York avec son second, le général Cornwallis, et 8.500 de ses meilleures troupes pour la reconquête des Etats du Sud. Le général von Knyphausen resta comme commandant de New York.

L'ANNEE 1780, ANNEE NOIRE POUR LES AMERICAINS

Les Anglais arrivèrent à l'embouchure du fleuve Savannah fin janvier et, le 10 février, débarquèrent dans Johns Island, 30 miles au sud de Charleston. Depuis le raid des Anglais en avril, rien n'avait amélioré les défenses de cette ville. Ses deux forts étaient en ruine. Des renforts avaient porté les deux armées anglaises à 10.000 soldats avec une réserve de 5.000 marins à bord des vaisseaux ancrés près de la ville. De son côté, le général américain Lincoln disposait de 2.650 continentaux, des 380 dragons de Pulaski et de 2.500 miliciens. Le siège commença en mars et se termina le 12 mai par la capitulation de Lincoln et de toutes ses forces, soit 5.000 hommes, sans compter les grandes quantités d'armes, de munitions et de ravitaillement qui passèrent aux mains des Anglais. Ce fut la plus grande défaite qu'essuyèrent les Américains depuis le début de la guerre.

Clinton envoya trois colonnes dans l'intérieur pour pacifier la Caroline du Sud. Deux de celles-ci, assez réduites, avaient pour tâche, l'une de capturer le poste de Ninety-Six au nord-ouest de l'Etat, l'autre d'occuper la région située à l'est d'Augusta (Géorgie). La troisième colonne, forte de 2.500 hommes et commandée par Cornwallis, s'avança vers le nord avec Camden pour objectif et la cavalerie du colonel Tarleton comme éclaireur. Lors d'une escarmouche, celle-ci défit une troupe de continentaux qu'elle massacra malgré sa reddition. Ce fait, connu comme le massacre des Waxhawks, se répandit dans tout le Sud et, tout en inspirant une vive terreur à l'égard de Tarleton et de sa légion britannique, stimula l'esprit de résistance parmi la population et la volonté de se venger. Cornwallis entra dans Camden et, pensant que la Caroline du Sud était pacifiée, retourna à Charleston sans se presser, laissant à Camden environ mille hommes commandés par le colonel Lord Francis Rawdon.

Avant même que Carleton n'atteigne Charleston, la guerre civile se déclencha dans cet Etat. Les patriotes Thomas Sumter, Andrew Pickens, James Williams, et surtout Francis Marion (*The Swamp Fox*), entreprirent une guérilla très active contre les Tories. Ne comptant aucun leader de qualité parmi eux, ces derniers se trouvaient sous le commandement de deux officiers britanniques. Le premier était Banastre Tarleton, auteur du massacre des Waxhawks, l'autre était le major Patrick Fergusson à la tête de l'American Volunteer Rifle Corps fort de 4.000 hommes. La guerre se propagea dans la Caroline du Nord où de nombreuses rencontres opposèrent patriotes et Tories.

Pendant que se passaient tous ces événements dans le Sud, une sorte de statu quo s'était établi dans le Nord, perturbé par quelques escarmouches. Clinton, revenu de

Charleston, envoya Knyphausen vers le Nord à la tête de 5.000 hommes. Le 23 juin, le général Greene l'attaqua près de Springfield avec un millier de continentaux et quelques milliers de miliciens non entraînés du New Jersey, qui l'obligèrent à se retirer. Le 10 juillet, une armada française arrivait à Newport, elle amenait le comte de Rochambeau et son corps expéditionnaire français de plus de 5.000 hommes. Une seconde flotte, commandée par l'amiral de Grasse, qui transportait elle aussi plusieurs milliers de soldats, devait les rejoindre sous peu. Rochambeau avait reçu du roi de France l'ordre de se mettre à la disposition de Washington. Celui-ci en fut évidemment très heureux car l'armée française combinée à la sienne lui permettrait de reprendre New York. Il remit à Lafayette un mémorandum destiné au général français, qui lui expliquait son plan et insistait sur la nécessité de posséder la maîtrise de la mer avant de s'engager dans une quelconque entreprise. Le 20 septembre, les deux hommes se rencontraient à Hartford (Connecticut) et leur entretien se révéla très positif. Toutefois, pour le moment, ils ne pouvaient rien accomplir tant que les flottes anglaises des amiraux Graves et Arbuthnot bloquait l'escadre française de l'amiral de Ternay.

C'est à ce moment-là que se produisit un événement tragique pour les Américains. Après le départ des Anglais de Philadelphie, Washington avait nommé le général Arnold, celui qui avait été blessé au combat des hauteurs de Bemis, au poste de gouverneur militaire de la ville. Il y avait épousé une jolie Tory, Peggy Smith, et avait ouvert une correspondance pour le moins douteuse avec les Britanniques. Malgré les charges qui pesaient sur Arnold à cause de ses dépenses exorbitantes et le blâme que Washington lui avait infligé, ce dernier lui proposa le commandement d'une division. Prétextant sa blessure, Arnold le refusa et préféra celui de West Point. Par l'intermédiaire du major John André, adjudant général des forces britanniques de Clinton, Arnold obtint le grade de major général et la promesse de toucher 20.000 £ s'il réussissait à livrer la place. Dans le cas contraire, il aurait à se contenter du grade de brigadier général. Détectée à temps grâce à la perspicacité du service de renseignements américain, cette trahison eut comme suite immédiate la fuite d'Arnold à bord d'un vaisseau anglais et la pendaison du malheureux major André. L'ayant surpris en vêtements civils, les Américains le traduisirent devant un conseil de guerre qui le condamna à mort pour espionnage.

Quelque six mois avant cet événement tragique et voulant secourir le général Lincoln à Charleston, Washington lui avait envoyé le major général baron de Kalb avec deux brigades totalisant de 1.200 à 1.300 continentaux. Quand ils arrivèrent dans le sud de la Virginie, ils y apprirent la capture de Charleston et de son armée. C'est en poursuivant sa marche jusqu'à Hillsboro puis, de là, en direction de Camden, que de Kalb apprit que le Congrès avait décidé de le placer sous les ordres du général Gates, malgré l'avis contraire de Washington. Croyant disposer de 7.000 hommes alors qu'en réalité il n'avait que mille continentaux, 120 hommes de la légion d'Armand et quelque 2.000 miliciens, Gates, le héros de Saratoga, s'avança vers Camden au moment même où Cornwallis, revenu de Charleston avec 2.300 hommes, marchait de nuit pour surprendre les Américains au lever du jour.

La bataille de Camden fut un nouveau désastre pour ceux-ci. Les miliciens se débandèrent et, malgré sa belle défense, le baron de Kalb fut tué à la tête de ses troupes après avoir reçu onze blessures. Gates, qui s'était enfui avec la milice, se retrouva trois jours plus tard à Hillsboro, c'est-à-dire à 180 miles du champ de bataille ! Ses troupes avaient perdu plus de 600 tués et mille prisonniers au prix de seulement 79 tués et 245 blessés anglais. Une audacieuse attaque de Francis Marion libéra néanmoins 160 des prisonniers américains qui se trouvaient dans un convoi anglais faisant route vers

Charleston. Trois semaines après sa victoire, Cornwallis se déplaça lentement vers Waxhaws où il se reposa pendant quelques jours.

Pendant ce temps, une troupe de 1.200 miliciens américains commandés par Isaac Shelby, Charles McDowell, John Sevier, William Campbell et Benjamin Cleveland, arriva à Cowpens (sur la rivière Pacolet) où, le 6 octobre, les rejoignit le colonel James Williams avec 400 hommes. Leur objectif était la colonne du major Fergusson composée de quelque mille Tories retranchés sur la hauteur de King's Mountain. Craignant que ceux-ci ne s'échappent, les six colonels choisirent leurs meilleurs 900 cavaliers qu'ils confièrent au colonel Campbell et se dirigèrent vers leur proie. Fergusson fut tué et 698 Tories survivants se rendirent. Ils avaient perdu 157 tués et 163 des leurs souffraient de graves blessures. En revanche, les Américains n'eurent à déplorer que 28 tués et 62 blessés.

A cette nouvelle, Cornwallis réclama des renforts qui portèrent son armée à plus de 3.000 hommes, avec laquelle il comptait reconquérir la Caroline du Nord. Pendant tout ce temps, Greene, qui occupait la fonction de commissaire général à l'Equipement (Quartermaster General), fut l'objet de critiques imméritées qui l'incitèrent à donner sa démission au Congrès qui le remplaça par Timothy Pickering. Le 6 octobre, Washington l'assigna temporairement au commandement de West Point, la clé des Etats du Nord. Le même jour, le Congrès offrit ses excuses à Washington pour avoir placé, contre son avis, le général Gates à la tête du département du Sud et recommanda l'ouverture d'une enquête sur le comportement de cet officier à Camden. Washington réagit immédiatement en remplaçant Gates par Greene qu'il considérait comme le plus efficient et le plus loyal de ses lieutenants. Greene arriva le 2 décembre à Charlotte (Caroline du Nord) où la passation du commandement de Gates se déroula avec beaucoup de tact et de courtoisie. Il reçut un précieux renfort en la personne du fraîchement promu brigadier général Daniel Morgan qui allait devenir son second. Avec l'apport de la légion de Light Horse Harry Lee (cent dragons et de 180 hommes d'infanterie légère), son armée comptait au total 1.500 hommes dont un peu plus de la moitié étaient des continentaux. En rejoignant le Sud, Greene avait rencontré le gouverneur de Virginie Thomas Jefferson et il lui demanda de lui envoyer les recrues que le *drill master* allemand von Steuben devait normalement entraîner avant de les expédier au front.

L'ANNEE DECISIVE : 1781

La belle campagne de Greene dans le Sud

Sachant que Cornwallis n'attendait que l'arrivée de renforts pour occuper la Caroline du Nord, Greene prit la décision, à la fois audacieuse et peu orthodoxe de diviser sa petite armée en deux portions.[4] La plus grande, environ un millier d'hommes sous la direction du général Isaac Huger mais sous le contrôle direct de Greene, se rendrait de Charlotte (Caroline du Nord) à Cheraw (Caroline du Nord). Morgan commanderait le reste, en fait les meilleures troupes légères de l'armée, et se dirigerait au-delà de la rivière Broad, vers l'ouest de la Caroline du Sud, où il pourrait servir de point de ralliement de la milice et menacer l'important fort anglais de Ninety-Six. Morgan traversa la rivière Catawba où le rejoignirent quelques contingents de miliciens qui portèrent ses forces à un millier de soldats, et les installa sur une colline nommée

[4] *Le général R.E. Lee a-t-il songé à ce précédent lorsqu'à Chancellorsville et en face d'une armée très supérieure en nombre, il divisa lui aussi son armée en deux, avec le succès connu.*

Cowpens qui surplombait la rivière Pacolet. Craignant pour la sécurité de Ninety-Six, Cornwallis envoya Tarleton avec environ 1.200 hommes pour s'occuper de Morgan. Celui-ci, par une distribution très habile de ses forces : continentaux, miliciens et cavaliers, et par sa conduite inspirée au cours de la bataille, tailla en pièces les assaillants, leur tuant 110 hommes, en blessant 229, faisant 800 prisonniers et capturant le train de Tarleton au complet. Ce dernier s'échappa avec seulement 300 hommes. Les pertes de Morgan ne s'élevèrent qu'à douze tués et 61 blessés.

Ne traînant pas sur ses lauriers, Morgan se dirigea rapidement vers le Nord pour rejoindre Greene. Il s'ensuivit une course entre poursuivants, les Anglais, et poursuivis, les troupes de Morgan. Le 30 janvier, celles de Greene, commandées par le général Huger, se joignaient à Morgan sur la rivière Catawba. Cette course, les Américains la remportèrent grâce à la prévoyance du général Greene qui avait chargé son ingénieur, le colonel Thaddeus Kosciusko, de préparer le matériel nécessaire à la traversée des nombreuses rivières. Cette mesure permit à l'armée de Morgan d'y perdre un minimum de temps. Les deux sections de l'armée opérèrent leur jonction le 6 février à Guilford Court House. L'armée de Greene comptait alors 2.000 combattants dont 1.400 continentaux. Cornwallis commandait à 3.000 hommes, en majorité des réguliers anglais. Malheureusement, souffrant de rhumatisme et d'inflammation, Morgan dut quitter le service. Greene continua sa retraite vers le Nord pour attirer Cornwallis loin de ses bases de ravitaillement. Le 14 février, grâce aux bateaux qu'il avait fait préparer à cet effet, il passa sur le banc opposé de la rivière Dan tandis qu'arrivaient les Britanniques, rageant de n'avoir pu l'empêcher de la traverser. Se sentant trop loin de ses bases, Cornwallis se replia sur Hillsboro. Il se trouvait en effet à 300 miles de Camden (Caroline du Sud), son point de ravitaillement le plus proche, et à 250 miles du port de Wilmington (Caroline du Nord), tenu par les Anglais.

Greene, légèrement renforcé, se mit à sa poursuite et, à la tête de 4.300 hommes comprenant 1.600 fantassins et 160 cavaliers continentaux, il intercepta Cornwallis à Guilford Court House. Lors de la bataille qui s'ensuivit, le 15 mars, Greene aurait pu remporter la victoire. Toutefois, voulant conserver son armée intacte pour poursuivre sa campagne et sachant qu'il avait infligé à son adversaire des pertes beaucoup plus lourdes que les siennes, il se retira du champ de bataille. Les Britanniques perdirent 150 tués et 400 blessés, soit près de la moitié de leur effectif initial.

Cornwallis, réduit à 1.400 hommes et déçu du peu d'enthousiasme des Tories à rejoindre ses forces, décida de se replier sur Wilmington qu'il atteignit le 7 avril. Greene l'avait suivi jusqu'à Cross Creek avec la légion de Lee, les *riflemen* de Campbell et les dragons du colonel Washington qui harassèrent la retraite des Anglais. Greene laissa alors ses troupes se reposer un peu. Comme la Caroline du Nord était pratiquement sous le contrôle des patriotes et que Cornwallis se terrait à Wilmington sous la protection de sa flotte, il décida de rendre la vie inconfortable aux 8.000 Anglais qui se répartissaient en Caroline du Sud. Les deux tiers de ceux-ci étaient du reste des Loyalistes. Ces contingents étaient dispersés dans des villes fortifiées comme Charleston, Georgetown, Camden, Ninety-Six et Augusta, ainsi que dans des forts tels que Watson, Motte, Grandby et Orangeburg, ce qui laissait à Lord Rawdon, commandant à Camden, une force mobile d'environ 1.500 hommes.

Greene disposait de 1.500 continentaux que pouvaient renforcer des contingents de 1.000 à 3.000 miliciens. Il pouvait en outre compter sur des partisans expérimentés que commandaient des chefs tels que Marion, Pickens et Sumter. Il se dirigea donc vers le Sud avec Lee et Marion en tête pour couper les communications entre Camden et Charleston tandis que Pickens harassait Ninety-Six et Augusta. Il invita également Pickens à se joindre à lui près de Camden tout en préservant ses arrières d'un éventuel

retour de Cornwallis. Pour ce faire, il ordonna au général Jethro Sumner de rassembler la milice de Caroline du Nord et d'assurer le contrôle de cet Etat. Le 24 avril, convaincu qu'il n'effectuerait plus rien de bon dans les Carolines, Cornwallis emmena son armée de 1.435 hommes dans une longue marche vers la Virginie ... et son destin !

A la mi-avril, Lee et Marion mirent le siège devant Fort Watson, à mi-chemin entre Camden et Charleston, que tenaient 120 hommes. Sans artillerie ni équipement de siège, ils construisirent une tour en bois qui, à cent mètres, surplombait les fortifications. Les *riflemen* qui l'occupèrent ne laissèrent aucune chance aux assiégés et ceux-ci se rendirent. Le 19 avril, après une marche rapide, l'armée de Greene vint s'installer à Hobkirk's Hill qui dominait Camden. Il disposa ses 1.400 hommes dont 1.100 continentaux et attendit vainement Sumter. Surpris par les troupes de Lord Rawdon, les Américains connurent un moment de panique, notamment les solides continentaux du Maryland. Ils se reformèrent néanmoins mais, comme à Guilford C.H., Greene voulut épargner son armée au maximum et il se retira à Rugeley's Mill pour lui permettre de se reposer. Quant à Rawdon, son ravitaillement tirait à sa fin. Aussi, le 10 mai, il décida d'abandonner Camden, Ninety-Six et Fort Grandby pour créer une ligne fortifiée sur la rivière Santee. Or, comme les Américains interceptèrent ses messages à ces deux derniers postes, leur garnison s'y maintint.

La bataille de Hobkirk's Hill coûta 19 tués, 115 blessés et 136 disparus aux Américains et 38 tués et 220 blessés et disparus aux Anglais. C'est à cette occasion que Greene écrivit philosophiquement au chevalier de Luzerne (ambassadeur de France aux Etats-Unis), cette maxime qui résume sa stratégie : *"we fight, get beat, rise, fight again !"* (nous combattons, attrapons une raclée, récupérons et combattons à nouveau). A la même époque, tandis que Lee et Marion investissaient Fort Motte, Greene poursuivit Rawdon pour l'empêcher d'interférer avec le siège. Le 12 mai, la garnison de 175 hommes se rendait après avoir été soumise à une ancienne technique de siège : des volées de flèches enflammées.

Le lendemain, Greene arrivait à Fort Motte où il apprit que Sumter avait capturé Orangeburg le 11 mai. Il envoya immédiatement Lee vers Fort Grandby qu'il captura quatre jours plus tard. Lee rejoignit alors Pickens qui opérait contre Augusta. Le 6 juin, après dix jours de siège, la garnison de 600 hommes (moitié Tories, moitié Indiens Creeks) se rendit après une vigoureuse défense. Pendant ce temps, Marion avait harassé la retraite de Lord Rawdon qui décida de s'arrêter à Monck's Corner. Il se dirigea ensuite vers Georgetown que la garnison britannique évacua pour le rejoindre.

Le dernier poste qui restait aux Anglais dans les Carolines était Ninety-Six, défendu par 500 Loyalistes expérimentés que commandait un officier très efficient, le lieutenant-colonel John H. Cruger. Greene atteignit ce village le 21 mai et, bien qu'il n'ait que 1.000 continentaux et quelques compagnies de miliciens, il en entreprit immédiatement le siège, confiant les travaux d'approche au colonel Thaddeus Kosciusko. Les assiégés opposèrent une vigoureuse défense, effectuant de nombreuses sorties qui gênaient considérablement les travaux de Kosciusko. Avec l'arrivée de Lee et de Pickens le 8 juin, Greene intensifia la pression, mais il reçut à ce moment un message indiquant que Rawdon avait été renforcé et qu'il marchait vers la place. A son grand regret, Greene leva le siège et se retira lentement vers le Nord, dans la direction de Charlotte. Rawdon rejoignit Ninety-Six le lendemain, 21 juin et, malgré la belle défense de la place, ordonna son évacuation. Après en avoir détruit les fortifications, il reprit la route de Charleston. Sur quoi, Greene stoppa immédiatement sa retraite pour harceler celle de Rawdon. Comme une chaleur intense gênait les deux armées, Greene préféra mener ses troupes dans les collines où elles restèrent six semaines, le temps de se refaire une santé.

Rawdon, sérieusement malade, retourna en Angleterre et remit son commandement au lieutenant-colonel Alexander Stewart. Celui-ci installa ses deux mille hommes à seize miles au sud des troupes de Greene, à Eutaw Springs. C'est là que Greene vint l'attaquer le 8 septembre avec 2.400 hommes. Tout d'abord vainqueurs, les Américains se mirent à piller le camp anglais, permettant à ceux-ci de se ressaisir et de contre-attaquer. Greene parvint néanmoins à rallier ses forces et à effectuer une retraite ordonnée. Les pertes furent à peu près égales de chaque côté : 139 tués, 375 blessés et huit disparus chez les Américains et 85 tués, 351 blessés et 430 disparus chez les Anglais, soit 40% de leur armée. Stewart se replia alors sur Charleston.

Ainsi une fois de plus battu, Greene avait contraint son adversaire à la retraite. Envoyant Lee et Marion à sa poursuite, il laissa brièvement ses troupes souffler avant de rejoindre ses deux lieutenants pour investir Charleston, le dernier point d'appui des Anglais en Caroline du Sud. C'est la première instance connue dans l'histoire militaire, où un général a mené une campagne très active, vigoureusement disputée et victorieuse, tout en n'ayant remporté aucun succès tactique.

EVENEMENTS DANS LE CENTRE ET LE NORD

Les quartiers d'hiver de Morristown furent aussi pénibles que ceux de Valley Forge à tel point qu'une mutinerie éclata. Des mesures draconiennes prises au niveau du Congrès et la fermeté de Washington rétablirent finalement le calme dans l'armée. Le blocage de la flotte et de l'armée française à Newport ne laissait à Washington aucune chance d'effectuer une action combinée contre New York. Pour couronner le tout, des troupes britanniques, commandées par le traître Arnold, dévastèrent la Virginie orientale et s'emparèrent de Richmond. Washington envoya Lafayette avec 1.200 hommes pour contrer Arnold mais, en mars, le major général William Phillips débarqua à Portsmouth (Virginie) avec 2.600 hommes pour superviser le traître. Apprenant que Cornwallis marchait vers eux avec ses 1.400 hommes, les deux généraux le rejoignirent avec leurs forces, à Petersburg (Virginie), le 10 mai. Là, Phillips mourut d'une fièvre tandis que Cornwallis recevait encore 1.500 hommes en renfort provenant de l'armée de Clinton. En y incluant la garnison de Portsmouth, la force totale des Britanniques comptait près de 8.000 hommes.

Entre-temps, Lafayette réoccupait Richmond le 29 avril à la tête de 3.000 hommes et von Steuben soumettait à son "drill" 550 continentaux rappelés en service. Le 4 juin, les mille hommes de la brigade Wayne rejoignaient à leur tour Lafayette à Ely's Ford, sur la rivière Rapidan. Ce dernier s'y était replié depuis Richmond suite à l'avance de Cornwallis. Grâce à ce renfort, le général français se dirigea vers le Sud pour menacer son antagoniste anglais. Celui-ci fit alors volte face et s'en retourna à Richmond où il stoppa brièvement avant de continuer sa marche vers Williamsburg (Virginie), avec Lafayette sur ses talons. Le 25 juin, en arrivant à Williamsburg, Cornwallis trouva un message de Clinton qui lui signalait la menace qui pesait sur New York et lui ordonnait de lui expédier immédiatement 3.000 hommes par la mer.

En effet, au cours du printemps 1781, Washington était arrivé à la conclusion qu'une attaque sur New York pouvait réussir, malgré la supériorité de la flotte anglaise. Dans ce but, il rencontra à nouveau Rochambeau, le 21 mai à Wethersfield (Connecticut). C'est là que le général français lui annonça que la puissante flotte de l'amiral de Grasse avait finalement réussi à forcer le blocus anglais de Brest (Bretagne) et faisait route vers les Indes occidentales où il pourrait joindre l'escadre française de Barras, bloquée à Newport.

Rochambeau accepta alors de déplacer son armée de Newport à New York pour participer aux opérations contre cette ville. C'est en interceptant une lettre que Washington destinait à Lafayette, que Clinton apprit la teneur de ce plan et c'est pourquoi il ordonna à Cornwallis de lui envoyer 3.000 hommes en renfort. En juillet, l'arrivée des troupes françaises devant New York porta à 10.500 l'armée sous les ordres de Washington : 4.500 Français et près de 5.800 continentaux. Les 22 et 23 juillet, une démonstration franco-américaine en face de King's Bridge donna à Washington et à Rochambeau l'occasion de constater la puissance des défenses ennemies le long du la rivière Harlem à l'issue d'une minutieuse reconnaissance des lieux. Au départ, Washington n'avait pas partagé l'opinion de Rochambeau de chercher plutôt une issue en Virginie. Comme il commençait à la reconsidérer avec plus d'attention, il demanda à Lafayette de lui faire rapport de chaque mouvement de Cornwallis.

Sur ces entrefaites, ce dernier avait écrit à Clinton que s'il lui envoyait les 3.000 hommes en question, il ne lui en resterait plus assez pour faire campagne et que, dans cette perspective, il valait mieux regrouper leurs forces à New York. Après maints ordres et contrordres, Clinton lui répondit finalement de n'envoyer personne et d'occuper une forte position à Old Point Comfort et à Yorktown. Toutefois, jugeant cette dernière localité plus adéquate à sa défense, Cornwallis s'y fortifia avec toutes ses forces, soit 7.000 hommes. Avant d'y arriver, il essaya pourtant de piéger Lafayette lors de sa traversée du fleuve James. Grâce à une manœuvre audacieuse du général Wayne, Lafayette s'en tira avec des pertes légères et se retira en bon ordre sans manquer de signaler à Washington que leur adversaire s'était retranché à Yorktown et que, le 13 août, il avait pris une position d'observation à West Point, à l'embouchure de la rivière Pamunkey.

C'est le 14 août que Washington et Rochambeau reçurent de l'amiral de Grasse la nouvelle sensationnelle que la flotte française se préparait à quitter les Indes occidentales pour la baie de Chesapeake. Venant de Haïti avec 3.500 hommes à bord, de Grasse leur signala qu'il serait disponible jusqu'à la date limite du 15 octobre. Passée celle-ci, d'autres missions l'attendaient et, en outre, débuterait la saison des ouragans.

La réaction de Washington fut immédiate et décisive. D'une part, il pouvait compter sur la neutralisation de la flotte anglaise pendant six semaines et, d'autre part, New York était trop fortifiée pour être attaquée. En substance, il lui restait une proie appréciable : l'armée de Cornwallis, très vulnérable à Yorktown. Washington écrivit immédiatement à Lafayette d'empêcher à tout prix Cornwallis de s'échapper de Caroline du Nord et, dans le même temps, prévenait l'amiral de Grasse que l'armée franco-américaine le rencontrerait sous peu à l'entrée de la baie de Chesapeake. Laissant le général Heath et 3.000 hommes au nord de New York, il descendit sur la Caroline du Nord avec les 2.000 qui lui restaient, en plus des effectifs français. Ce faisant, il ne négligea ni feintes ni manœuvres de mystification pour faire croire à Clinton qu'il s'apprêtait vraiment à attaquer New York. Ce n'est que le 2 septembre que le général anglais se rendit compte qu'il avait mordu à un leurre pendant que son adversaire marchait vers le Sud.

Le 5 septembre, Washington eut connaissance que la flotte française (28 navires de ligne transportant 3.500 soldats) était ancrée à Cape Henry, dans l'embouchure de la baie. Quant à l'amiral Barras, il avait quitté Newport avec le reste des troupes françaises et un train d'artillerie et de ravitaillement. Sa flotte comprenait huit navires de ligne, quatre frégates et dix-huit transports. Une profonde anxiété ternissait cependant la joie de Washington. Le 27 août, la flotte anglaise de l'amiral Hood avait rejoint à New York celle de l'amiral Thomas Graves qui avait remplacé Arbuthnot. La fusion des flottes

portait à dix-neuf leurs bâtiments de ligne et ceux-ci avaient appareillé de New York le 31 août.

A son arrivée dans la baie, de Grasse avait détaché quatre vaisseaux de ligne et quatre frégates pour bloquer les fleuves James et York (qui se jettent dans la baie de Chesapeake) pour coopérer directement avec Lafayette. Il débarqua 3.000 soldats commandés par le marquis de Saint-Simon. A la demande de Washington, de Grasse se sépara de quelques bâtiments légers pour l'aider, ainsi que Rochambeau, à transporter leurs troupes par voie maritime, depuis Elkton et Baltimore.

Le 5 septembre, les deux flottes adverses engagèrent le combat et, après quatre jours de manœuvres au cours desquelles les Français prirent le dessus, Graves reprit le cap de New York pour y réparer ses navires. Entre-temps, l'escadre française de Barras était arrivée saine et sauve avec son précieux chargement. Cette bataille, une des rares où une flotte française parvint à neutraliser son homologue britannique et à le forcer à changer de cap, fut décisive.

Le 14 septembre, de Grasse recevait Washington sur son vaisseau amiral. Il se montra aussi aimable et coopératif que Rochambeau l'avait été et il consentit même à rester jusqu'à la fin octobre en cas de nécessité. Le 25 septembre, Washington put alors s'occuper du siège de Yorktown. Son effectif total s'élevait à 17.000 hommes. D'une part 9.500 Américains incluant 3.200 miliciens, placés sous le commandement direct de Lincoln avec Lafayette, Von Steuben et James Clinton comme divisionnaires. D'autre part les 7.500 Français de Rochambeau, en ce compris le contingent de Saint-Simon et les fusiliers marins cédés par de Grasse.

Le siège de Yorktown s'effectua dans toutes les règles de l'époque : creusement de parallèles, bombardement des redoutes, attaques, captures de celles-ci puis enfin, bombardement de la garnison. Après avoir vainement tenté de s'échapper par Gloucester, sur l'autre rive du fleuve York que tenaient également les Anglais, Cornwallis entra en négociations avec Washington. Le 19 octobre, il signa la capitulation de ses forces et la reddition des postes de Yorktown et de Gloucester, soit 7.247 soldats et 840 marins. Cette capitulation termina définitivement les opérations militaires, à l'exception de quelques escarmouches avec les Indiens et les Tories et de quelques raids du traître Arnold dans le Connecticut, mais la guerre elle-même n'était pas terminée. La parole revenait désormais aux hommes politiques.

Les Anglais firent le premier pas en mars 1782. L'équipe plus favorable aux Américains, qui avait entre-temps remplacé le précédent gouvernement britannique, adopta une résolution proposant de mettre un terme à la guerre et de reconnaître l'indépendance des colonies révoltées. Les négociations commencèrent à Paris le 12 avril. Le 9 mai suivant, Sir Guy Carleton arriva à New York pour remplacer le général Clinton. Washington avait dépêché Wayne et 600 continentaux en renfort à Greene. Wayne réussit à bloquer Savannah (Géorgie) que la garnison britannique évacua le 11 juillet. Le 14 décembre, Greene lui-même accomplit sa mission en forçant les 3.000 Tories qui constituaient la garnison de Charleston, à plier bagages avec leurs 5.000 esclaves.

Les négociateurs à Paris, John Jay, Benjamin Franklin, John Adams et Henry Laurens signèrent la paix le 20 janvier 1783. Le même jour, les Anglais procédaient de même avec les Français et les Espagnols. Le 4 février, le gouvernement britannique annonçait officiellement la fin des hostilités. Le Congrès américain reçut le texte du Traité de Paris le 13 mars, mais ses représentants ne le signèrent que le 3 septembre à Paris. Le 25 novembre, les troupes anglaises évacuaient New York et, le 4 décembre, Washington fit des adieux touchants à ses officiers. Il se rendit ensuite à Philadelphie

pour y remettre sa commission de lieutenant général au Congrès et, le devoir accompli, rejoignit son épouse à Mount Vernon, en Virginie.

* * * * *
* * *

BIBLIOGRAPHIE

- **Boatner M.M.** : *Landmarks of the American Revolution*, Harrisburg, 1992.
- **Bizardel Y.** : *Les Américains à Paris pendant la Révolution*, Paris, 1972.
- **Clark R.** : *Benjamin Franklin*, Paris, 1986.
- **Cuneo J.** : *Robert Rodgers, Rutland (Vermont)*, 1988.
- **Delteil J.** : *Lafayette*, Paris, 1928.
- Dupuy & Dupuy : *The Compact History of the American Revolution*, New York, 1966.
- **Faragher J.M.** : *The Encyclopedia of Colonial and Revolutionary America*, NY, 1990.
- **Forbes E.** : *Paul Revere*, Boston, 1942.
- **Graymont B.** : *The Iroquois in the American Revolution*, Syracuse, 1972.
- **Lancaster B.** : *The American Revolution*, New York, 1976.
- **Lecomte S. & D.** : *Rochambeau*, Paris-Limoges, 1976.
- **Peckham H.** : *The War for Independence*, Chicago, 1973.
- **Rankin H.** : *The American Revolution*, New York, 1965.
- **Roz F.** : *Washington*, Paris, 1933.
- **Scheer & Rankin** : *Rebels and Redcoats*, New York, 1957.
- **Thompson-Kelsay I.** : *Joseph Brant*, Syracuse, 1986.